

Figures Médicales Tourangelles

FULGENCE RAYMOND

La Neurologie a acquis, au cours du siècle dernier, son individualité propre, et, dans son cadre bien limité, a fait d'énormes progrès, qui ont eu leur répercussion non seulement en pathologie, mais aussi, et surtout, dans le domaine social.

Les artisans de cette science nouvelle ont été nombreux, particulièrement en France d'où est partie grand courant en faveur des maladies du système nerveux. La Touraine peut, avec orgueil, en revendiquer plusieurs parmi les plus illustres: Baillarger, Moreau, Lunier... Aujourd'hui encore, c'est un Tourangeau, Raymond, qui occupe la chaire de la Salpêtrière.

C'est dans cette riante vallée du Loir, si riche en souvenirs historiques, tout près de Château-du-Loir et de la Chartre-sur-le-Loir, où exercèrent longtemps les Gendron, non loin du bourg de Bresches où vit le jour Velpeau, que naquit Fulgence Raymond, le 29 septembre 1844, dans la petite ville de Saint-Christophe-sur-le-Nais.

Par une circonstance assez curieuse, que nous retrouvons d'ailleurs chez plusieurs des professeurs de nos Facultés,

c'est vers l'étude de la médecine vétérinaire que, tout d'abord, il se trouva porté. Elève d'Alfort en 1861, il y devint en 1866 chef du service d'anatomie et de physiologie, et, en cette qualité, suppléa (de 1867 à 1869) le professeur Goubaux. Raymond songea alors à embrasser la carrière médicale et pour satisfaire cette légitime ambition compléta, à 23 ans, ses études secondaires pour obtenir le diplôme de bachelier.

Nous le trouvons en 1871 externe des hôpitaux, et l'année suivante il était reçu, le second, au concours de l'internat. Il s'attacha surtout aux services de Vulpian et de Charcot dont l'enseignement jetait sur la Faculté de médecine de Paris une lumière si éclatante et apportait dans le monde médical une révolution, dont le grand public suivait avec attention les phases retentissantes. A la fin de sa quatrième

année d'internat, il obtenait la médaille d'or, ce qui lui permit de passer une cinquième année auprès de Vulpian.

L'influence de ces deux maîtres préférés est déjà manifeste dans les nombreux articles qu'il fit paraître, à cette époque, dans divers recueils de médecine.

L'emploi du chloral dans un cas de rhumatisme articulaire aigu accompagné d'accidents généraux graves, l'administration du bromure de camphre dans divers états hystériques, l'étude sur l'empoisonnement par l'acide osmique, les recherches sur la pathogénie de l'ictère chez les phthisiques, etc., tous ces travaux indiquent que de son passage à la Salpêtrière Raymond emportait un penchant très marqué pour l'étude des maladies du système nerveux.

La thèse de doctorat qu'il soutint en 1876, et qui lui valut le titre de lauréat de la Faculté (Médaille d'argent), en donne une confirmation très nette. Dans cette étude anatomique, physiologique et clinique de l'hémichorée, de l'hémi-anesthésie, et des tremblements symptomatiques, il fournit la preuve, basée à la

fois sur des faits expérimentaux et sur des faits cliniques, que l'hémichorée symptomatique résulte d'une lésion d'un faisceau particulier du pied de la couronne rayonnante; faisceau placé en avant et en dehors du faisceau sensitif, et en rapport avec la partie postérieure de la couche optique qu'il couvre de ses fibres, correspondant exactement à la distribution de l'artère optique postérieure. Il indique en outre le siège probable de certaines lésions dont on n'avait pas encore déterminé la nature.

Ces premières recherches sur les localisations cérébrales, Raymond les poursuivit avec méthode et, le 8 avril 1876, il présentait sur cette importante question une note à la Société de Biologie.

Avec Mathias Duval, à propos d'un cas de paralysie labio-glosso-laryngée, suivi d'autopsie, il apporta des éclaircissements nouveaux sur le siège



F. J. Raymond

Avec son administrateur et ses collègues soussignés pour la vaillance et pour la science " La Gazette Médicale de France "

exact du noyau du masticateur, du noyau propre du facial et du noyau moteur du masticateur, et fournissait la preuve qu'il existe une forme de paralysie labio-glosso-laryngée, indépendante de la sclérose latérale amyotrophique.

En collaboration avec M. Artaud (1884) il nous renseignait d'une façon exacte sur le trajet intra-cérébral de l'hypoglosse et montrait les rapports étroits qui existent entre les différentes lésions cérébrales et les troubles de la parole par paralysie des muscles articulateurs.

Avec Dreyfous il apportait une contribution à l'étude de l'aphasie (1882), question qu'il reprenait l'année suivante avec Artaud dans une note sur un cas d'aphasie avec intégrité de la 3^e circonvolution frontale gauche et lésions des faisceaux blancs sous-jacents.

Avec Brodeur il s'occupait des lésions cérébrales localisées au lobule de l'insula, et, avec Dérignac il publiait une des premières observations fournissant des renseignements sur le siège précis du centre cortical des mouvements du membre inférieur.

Le 21 mars 1884, la *Gazette médicale de Paris* donnait son travail sur *l'origine corticale du facial inférieur*, dans lequel il montrait que « lorsqu'une lésion intéresse le tiers inférieur de la circonvolution frontale ascendante, elle se traduit par une paralysie ou par un monospasme facial, qu'il faut par conséquent localiser dans cette région de l'écorce le centre des mouvements de la face. »

Tout cet ensemble de recherches originales a permis de grands progrès dans la connaissance des localisations cérébrales. On n'ignore pas les conséquences importantes que ces découvertes ont eues dans la pratique pour fixer le diagnostic de certains états réunis autrefois sous le nom vague de troubles nerveux, et pour appliquer une intervention thérapeutique rationnelle.

En 1877, Raymond fut nommé chef de clinique de la Faculté et, en cette qualité, resta attaché au service du professeur Germain Sée à l'Hôtel-Dieu. Mais, dès la fin de sa première année de clinicien, il fut nommé médecin des hôpitaux (1878). Cette même année, il concourut pour l'agrégation, dans la section de médecine et de médecine légale, avec une thèse sur les *dyspepsies*, qui est « la synthèse des travaux du passé susceptibles de nous éclairer sur la nature, les causes, l'évolution, le diagnostic et le traitement des affections si diverses qu'on rattachait et qu'on rattache encore à la dyspepsie. »

Ce n'est que deux ans plus tard qu'il devait obtenir le titre de professeur agrégé à la Faculté de Médecine. Il présenta, à cet effet, un travail d'ensemble de la *puerpéralité* qu'il divisait en trois chapitres dans lesquels il étudiait successivement la physiologie, la pathologie et la thérapeutique de ces deux grandes périodes de la vie de la femme : la *grossesse* et les *suites de couches*.

L'étude des atrophies musculaires est une de celles dont Raymond s'est particulièrement occupé dans le cours de sa carrière de clinicien. Dans ses conférences faites à la Faculté de Médecine en 1887-1888 (cours complémentaire de pathologie interne), il a entrepris de fixer en quelque sorte l'état de nos connaissances sur les atrophies musculaires et les maladies amyotrophiques. Ces leçons, publiées en un volume qui a été couronné par l'Institut (prix Lalle-

mand), reflètent à la fois un esprit très systématique, très méthodique, mais étranger à toute préoccupation d'exclusivisme; en effet, le plan général qu'il a adopté pour cette étude d'ensemble des maladies amyotrophiques est basé à la fois sur l'élément pathogénique, sur l'évolution, le mode de distribution, les caractères symptomatiques, l'étiologie générale et l'anatomie pathologique des atrophies musculaires.

Les articles publiés dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* sur le tabes dorsalis, la forme héréditaire de l'ataxie (maladie de Friedreich), le tabes spasmodique, sont connus et appréciés de tous ceux qui s'intéressent à la pathologie nerveuse. Il semble que l'étude de ces maladies ait été un sujet de prédilection pour Raymond. En effet, il leur a consacré une bonne partie des conférences qu'il a faites à l'hôpital Lariboisière pendant les trois années qu'il a passées à cet hôpital et dont quelques-unes ont été publiées.

L'auteur les a réunies en un volume qui comprend une étude systématique du tabes dorsalis et du pseudo-tabes, de la maladie de Friedreich, du tabes spasmodique, des affections spasmo-paralytiques infantiles, étude envisagée au double point de vue de la pathologie et de la clinique. Dans ce livre admirablement documenté et qui touche à de nombreuses questions encore très controversées, les vues personnelles abondent. Elles portent à la fois la marque du clinicien et de l'érudit, elles nous révèlent un esprit, qui jugeant froidement les théories à la lumière des faits, dédaigne la vaine satisfaction de fournir des solutions hâtives à des questions qui restent à débattre. C'est ainsi qu'il a démontré que les faits publiés sous le nom de tabes spasmodique ne se rapportent pas à une entité morbide déterminée, que le tabes spasmodique n'est pas une maladie, que c'est un simple syndrome qui peut masquer des lésions très variées. Cette démonstration, il l'a reprise pour le tabes spasmodique infantile.

Raymond a insisté, à plusieurs reprises, sur l'étroite parenté qui existe entre la maladie de Duchesne et la paralysie générale. Il a soutenu avec ténacité, à la Société médicale des hôpitaux (1892), que les cas où le tabes verse en quelque sorte dans la paralysie générale, sont beaucoup plus fréquents qu'on ne l'admet ordinairement, et a cité une observation où il lui fut permis de saisir, presque au début, les lésions cérébrales commençantes de la paralysie générale chez un tabétique arrivé à la phase ataxique. Un de ses élèves, Nageotte, a développé comme il convenait cette manière de voir dans sa thèse, soutenue en 1893. C'est aujourd'hui un fait acquis que beaucoup d'ataxiques sont en même temps des paralytiques généraux méconnus.

Il a soutenu de plus que la paralysie générale, de même que le tabes, est souvent d'origine syphilitique. Cette opinion admise couramment rencontre cependant encore quelques contradicteurs. On sait la polémique retentissante qui s'engagea, l'an dernier, à l'Académie de Médecine, sur ce point capital de la pathologie nerveuse. Au cours de la discussion, Raymond eut l'occasion de défendre ses idées en s'appuyant sur des statistiques personnelles très importantes, qui emportèrent la conviction du plus grand nombre. La paralysie générale syphilitique

est peut-être la seule dont la physionomie clinique soit indiscutable, et les autopsies, montrant la coexistence possible sur un même cerveau de lésions de méningo-encéphalite diffuse et de syphilis cérébrale, viennent encore renforcer la notion de relation aujourd'hui généralement adoptée. En résumé, les paralytiques généraux sont des individus dont le cortex amoindri serait susceptible d'un fonctionnement normal et chez qui l'intervention de la syphilis suffit pour entraîner la production des lésions.

Ses mémoires sur certains délires chroniques simulants la folie survenus dans le cours des néphrites chroniques, sur les relations de l'albuminurie avec les psychoses (à propos d'un cas de folie du doute coïncidant avec une néphrite chronique), sur un cas de démence consécutive à une tumeur du lobe frontal, sur les rapports du goitre exophtalmique et de la dégénérescence mentale, sur les rapports des psychoses et de la pneumonie, etc., trahissent une préoccupation qu'on trouve dans les travaux de neuro-pathologie pure publiés par l'auteur, préoccupation qui est de rechercher les rapports des perturbations des centres nerveux avec les états pathologiques des autres systèmes fonctionnels et organiques.

Nous ne serions pas complet si nous ne disions quelques mots de la mission scientifique dont Raymond fut chargé, en 1889, par le ministre de l'Instruction publique, et qui avait pour but *l'étude des maladies du système nerveux en Russie*.

Le rapport officiel, qu'il présenta à ce sujet, nous donne des renseignements précis sur l'organisation générale de l'enseignement supérieur et plus particulièrement sur l'impulsion tout à fait remarquable donnée en Russie à l'étude de la neurologie. Il nous fait connaître l'activité intellectuelle qui règne dans tous les centres universitaires de l'Empire. Les travaux des médecins russes concernant l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux étaient peu connus en France jusqu'en ces derniers temps, l'enquête de Raymond a permis d'en faire comprendre toute l'importance et a été le point de départ de relations scientifiques qui n'ont fait que s'affirmer de plus en plus.

C'est dans le service du Dr Moczoutkovsky que Raymond a eu connaissance du traitement du tabes dorsalis par la suspension. On sait tout le bruit que cette révélation fit dans le public médical français et comment ce traitement prévalut chez nous et est demeuré classique.

Le 1^{er} mai 1894, Raymond fut choisi, à l'unanimité des professeurs, pour occuper la chaire de clinique des maladies du système nerveux. C'était une lourde charge que de succéder à Charcot et de maintenir le renom de la grande École de la Salpêtrière. Il n'avait pas seulement un vaste service de malades, alimenté par une consultation externe considérable, il ne lui suffisait pas de faire régulièrement des leçons cliniques, il se trouvait à la tête d'une organisation délicate et complexe qui n'a pas son équivalent dans les Universités d'Europe. Dans le cadre très particulier de ces vieux bâtiments, tout empreints encore du souvenir du grand Cardinal qui les a fait édifier, le service de la Salpêtrière comprend toute une série d'annexes : laboratoire d'histologie, laboratoire de photographie, laboratoire d'é-

lectrothérapie, laboratoire d'ophtalmologie, laboratoire de radiographie, etc., chacun avec un chef et un personnel nombreux permettant de pousser à fond l'examen d'un malade et de ne rien laisser dans l'ombre. Mais pour faire converger toutes ces forces vers le même but, il faut l'autorité d'un chef et la science d'un clinicien expérimenté.

Aussi, avec Raymond l'École de la Salpêtrière a évolué d'heureuse façon et les cliniques du mardi et du vendredi sont les plus suivies de toutes celles de la Faculté. La foule des étrangers de tous les pays du monde, qui se presse pour entendre la parole du Maître, est la preuve de la réputation universelle dont jouit cet enseignement.

Il ne faut donc pas être surpris du grand nombre d'élèves qui se sont formés à l'école du savant neuropathologiste, et qui sont pour la plupart devenus ses collaborateurs : Gellé, Julien, Nageotte, Londe, Richer, Scuvineau, Dufour, Lenoble, Sicard, Philippe, Pierre Janet, etc. La liste est déjà très longue des thèses de doctorat inspirées par Raymond avec des matériaux pris dans son service.

On aura comme un écho de ces *leçons cliniques des maladies du système nerveux*, données dans l'amphithéâtre que domine la grande figure de Pinel, en parcourant les volumes où elles sont réunies et publiées chaque année, depuis 1894, par les docteurs E. Ricklin et Souque. On y peut suivre dans tous ses développements la doctrine du Maître, l'exposition de ses travaux personnels, les discussions engagées avec les neurologistes étrangers, l'exposé des problèmes nouveaux. C'est, en quelque sorte, l'histoire de la neuropathologie écrite au jour le jour.

Il semble que, dans ces dernières années, l'éminent professeur ait donné une place plus importante à des questions d'un ordre un peu différent. Il aime à présenter des malades atteints de phobies, de manies, de délires divers, et c'est ainsi qu'avec le professeur Pierre Janet, du Collège de France, il a écrit ces deux nouveaux volumes : *Névroses et idées fixes* ; *Les Obsessions et la Psychasténie*, qui, dès leur apparition, ont provoqué de fécondes discussions. On y trouve, tentée pour la première fois, une classification rationnelle de ces désordres mentaux, ces manques de volonté, ces algies, ces tics, ces habitudes, etc., qui jusqu'alors n'avaient fait l'objet d'aucune étude systématique. Il y a dans ces deux volumes une quantité énorme de documents constituant le dossier le plus important qui ait été rassemblé sur ces matières.

La tribune de la Salpêtrière n'est pas la seule que Raymond se plaise à aborder. Il est l'âme de la Société de Neurologie et y fait de fréquentes communications, ainsi qu'à la Société de Biologie et à la Société Médicale des hôpitaux.

L'Académie de Médecine lui a ouvert toutes grandes ses portes en 1895. Les questions qu'il y a abordées sont présentes à la mémoire de tous.

Disons encore qu'il est Officier de la Légion d'honneur, juste récompense d'une vie entière consacrée à la science et aux déshérités de la vie.

L'enseignement de Raymond, fait de loyauté, de compétence clairvoyante et, surtout, d'aperçus originaux, a jeté un jour tout nouveau sur bien des chapitres de la pathologie mentale. Si on éprouve un réel plaisir à assister à ses conférences où la pitié

indulgente de l'homme attendrit d'une note compa-
tissante l'autorité du Maître, c'est également, pour
tout lettré, une véritable satisfaction d'entendre cette
parole si précise, ce langage imagé et primesau-

tier qui dévoilent si bien l'origine tourangelle
distingué professeur. Rien dans ses leçons n'
que la recherche de l'effet. Par une suite de ra-

Phylogén

Par le D

Synoptique de la Phylogénie des Glan

	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE
Forme ancestrale hypothétique.....	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies
Ammocetes.....			Branchies	Branchies Branchies Gout tière	Branchies Branchies	Branchies Branchies Hypo
Petromyzontes.....			Thymus	Thymus Branchies Corps thyroïde	Thymus Branchies	Thymus Branchies
Selaciens.....			Thymus	Thymus Pseudo branchie Corps thyroïde	Thymus Branchies	Thymus Branchies
Urodèles.....			Thymus	Thymus Branchies Corps thyroïde	Thymus Branchies	Thymus Branchies
Lacertiens.....				Thymus Amygdale Corps thyroïde	Thymus Thymus	Thymus Thymus
Cheloniens.....				Thymus Amygdale Corps thyroïde	Thymus Thymus	Thymus Glande d. L.
Anoures adultes.....				Thymus Amygdale Corps thyroïde	Thymus	Thymus
Mammifères.....				Tonsille pharyn Amygdale Corps thyroïde	Thymus Thymus	Glande d. L.
Homme adulte.....				Amygdale Corps thyroïde		
Homme Futur.....				Corps thyroïde		

ments et de déductions, avec une netteté d'expressions qui ne donne prise à aucun doute, il débrouille les emmêlés de la psychologie et expose les phénomènes les plus délicats de la neurologie avec une facilité apparente qui n'est pas sans provoquer l'admiration.

Branchiale

d'Arcachon

« Qu'on nous démontre pourquoi l'embryon humain n'a jamais de branchies, « externes et internes comme les poissons et les amphibiens, pourquoi pas tant d'autres attributs qu'ont possédés ses ancêtres ! Si on ne peut le faire, « qu'on cesse aussi de nous représenter la prétendue loi biogénétique comme un « lumineux flambeau ! »

KOLLIKER.

Branchiales sanguines par le Dr PAULIET

FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	FENTE	
Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Branchies Branchies Branchies	Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
Branchies Branchies Branchiale	Branchies Branchies	Branchies Branchies	Branchies Branchies	Branchies			Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
Thymus Branchies	Thymus Branchies	Thymus Branchies	Thymus				Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
Thymus Branchies	Thymus Branchies	Thymus Thyroïde Acces.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
Thymus	Thymus	Thyroïde Acces.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
Thymus		Thyroïde Acces.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
		Thyroïde Acces.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
		Thyroïde Acces.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
		Thyroïde Acc.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
		Thyroïde Acc.					Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale
							Paroi dorsale Paroi latérale Paroi ventrale

Les branchies étant les organes respiratoires des animaux qui vivent dans l'eau soit à l'état parfait, soit à l'état de larve, l'embryon humain ne peut avoir des branchies puisque, chez lui, l'hématose s'opère au moyen du placenta ; mais non seulement chez l'embryon humain, mais encore chez l'adulte on trouve cependant les vestiges de l'ancien appareil branchial, beaucoup plus nombreux et importants qu'on n'aurait pu les supposer à priori, disséminés le long de tout l'organisme depuis le cerveau jusqu'à la pointe du coccyx, ce sont les glandes vasculaires sanguines.

Mon tableau synoptique montre, à travers la série, la transformation de la branchie en glande vasculaire sanguine qui, à son tour, diminue de volume ou disparaît complètement au niveau de nombreuses fentes branchiales chez l'adulte des espèces supérieures. Chez l'Ammocète, jusqu'au moment de la métamorphose, on ne trouve aucune trace de la glande vasculaire sanguine dans la portion antérieure de l'individu, tandis que chez tous les autres vertébrés on constate leur apparition de plus en plus tôt à mesure qu'on avance dans la série.

Les glandes vasculaires sanguines se forment aux dépens de la portion des fentes branchiales qui, n'étant plus utilisées pour la respiration, ne portent plus de lamelles branchiales ; elles en sont la transformation. Logiquement on doit en tirer les conclusions suivantes : les glandes vasculaires sanguines sont des organes rudimentaires, vestiges de la période d'activité de l'intestin branchial. La forme ancestrale, à l'hypothèse de laquelle conduit mon tableau synoptique, explique la dissémination le long de tout le tube digestif des glandes vasculaires sanguines.

La théorie ingénieuse de Dohrn sur la valeur morphologique de l'hypophyse et de l'infundibulum est un argument de plus en faveur de ma théorie. Pour ce savant l'hypophyse n'est pas, comme le pense le plus grand nombre des embryologistes, un simple repli du canal intestinal du côté de la base cérébrale, c'est pour lui le dernier vestige d'un lien existant autrefois entre l'intestin et un œsophage disparu qui perforait le cerveau au niveau de la fosse rhomboïdale. Les ventricules sont aussi, pour lui, les restes de cet orifice, et il peut dès lors ramener le cerveau à un ganglion œsophagien. La pituitaire et les plexus choroïdes représentent pour lui des rudiments de branchies. Cette théorie de Dohrn n'explique pas seulement la signification morphologique de l'hypophyse et des ventricules, les vastes dimensions de la fosse rhomboïdale et sa réduction ultérieure, l'apparition tardive de l'ouverture buccale dans l'évolution embryonnaire des chordata, alors que les principaux systèmes d'organes existent déjà et que la circulation s'accomplit ; cette théorie permet de rattacher les vertébrés aux annelés montrant qu'ils descendent d'une souche commune. Comme les annelés, les chordata sont décomposables en segments branchiaux et costaux qui, primitivement, avaient la même valeur fonctionnelle comme chez la forme ancestrale à l'hypothèse de laquelle m'a conduit le graphique de mon tableau synoptique, forme dont l'existence s'est, à peu près sans changement, maintenue à notre époque, tel le curieux balanoglosse ou les ascidiens aérivés eux-mêmes de colonies linéaires où, sous

l'influence de la division du travail physiologique, les individus soudés bout à bout et ayant primitivement la même fonction se sont ultérieurement spécialisés en individus reproducteurs, individus préhenseurs, individus nourriciers, individus respirateurs, etc. (Edmond PERRIER).

Comme l'a démontré Gegenbaur, le nerf vague est essentiellement le nerf des poches branchiales, il innerve les organes sensoriels de la ligne latérale dont le dernier vestige est chez l'homme l'organe de Froriep, et l'on peut légitimement conclure que toute la portion innervée par le pneumogastrique a été primitivement respiratoire. Dohrn a du reste démontré que le membre supérieur et le membre inférieur des vertébrés étaient le produit de transformation des branchies des annelés et que par suite de la division du travail physiologique, il y avait eu transformation de la fonction et les organes qui primitivement servaient à la respiration branchiale ont dans la suite été employés à la locomotion. D'après le même auteur les organes externes de la copulation seraient le produit de transformation de branchies d'annelés. Tous les vestiges dans le corps des chordata de l'organisation branchiale primitive des annelés seraient-ils épuisés par les branchies des poissons et des amphibies, les extrémités, les organes de la copulation, la pituitaire, les amygdales, les thymus et les thyroïdes. Il y a en effet dans la zone post-diaphragmatique de nombreux organes à disposition segmentaire que les anatomistes rangent dans le groupe des glandes vasculaires sanguines, et puisque tous les organes lymphoïdes antidiaphragmatiques sont des rudiments de l'appareil branchial, il est à supposer que les organes lymphoïdes situés après le diaphragme doivent avoir la même origine.

Le foie et la rate qui se développent aux dépens de la portion ventrale de l'intestin semblent comparables aux productions de la thyroïde et de ses accessoires. La thyroïde a en effet chez l'ammocète et les tuniciers un canal excréteur comme le foie ; l'endostyle chez les tuniciers remplit comme le foie une fonction glandulaire et sécrétoire. L'analogie la plus complète existe dans le mode de développement du foie et de la glande thyroïde, naissant tous deux au niveau de la paroi ventrale de l'intestin, sous forme d'un diverticule qui dans la suite donne naissance à deux lobes. Le foie est innervé par le pneumogastrique ; il est donc certain que chez des ancêtres plus ou moins éloignés, l'intestin branchial s'étendait jusqu'à lui. Mais, tandis que chez presque tous les chordata la thyroïde s'isole complètement de l'intestin respiratoire et ne conserve son canal primitif que pendant la vie embryonnaire, le foie au contraire s'est plus spécialement adapté à la fonction glandulaire qui a acquis une haute importance physiologique.

La rate est comparable aux thyroïdes accessoires. Chez l'amphioxus et les myxinoïdes le foie est la seule production ventrale ; la formation splénique apparaît chez les squales et le curieux balanoglossus montre toute une série de diverticules segmentaires.

Puisque les glandes vasculaires sanguines sont les vestiges et produits de transformation de l'ancien appareil branchial, leur constitution histologique, follicule clos, doit être considérée comme la caractéristique de la régression phylogénétique, régression qui s'accroît du reste encore chez l'adulte des

espèces supérieures pour produire la transformation colloïde. La formation de tissu adénoïde dans la série n'est donc pas une production physiologique opérée par un changement de fonction, c'est un signe de dégénérescence qui sera suivi de la disparition de l'organe devenu inutile. L'opothérapie est donc, en principe, une hérésie embryologique.

Ainsi la forme ancestrale à l'hypothèse de laquelle nous a conduit logiquement le tableau synoptique explique la dissémination le long de tout l'intestin de glandes vasculaires sanguines dont les derniers rudiments sont les glandes de Peyer.

Mais il est un autre système important, drainant l'organisme des chordata, assimilé par les anatomistes aux glandes vasculaires sanguines, présentant comme lui des métamorphoses amenées par l'âge, des signes de dégénérescence, le système lymphatique dont les ganglions présentent des modifications de structure fort nombreuses, transformation de la charpente conjonctive en cellules adipeuses, passage du tissu conjonctif reticulé à l'état de tissu fibreux ordinaire et destruction lente de tout l'organe (Frey). Comme les glandes vasculaires sanguines, et c'est à cela seulement qu'il lui doit sa ressemblance histologique, le système lymphatique est en voie de régression phylogénétique. Déjà beaucoup plus développé chez les batraciens, les reptiles et les poissons qui possèdent le sinus caudal et des cœurs lymphatiques, il faut pour avoir l'explication physiologique de ce système et assister à sa genèse, remonter au système aquifère des échinodermes, qui, par des orifices communiquant avec le milieu ambiant, permettent l'entrée de l'eau dans un système complexe de canaux généralement pourvus de cils vibratils.

Ainsi la solution de problèmes d'une complication en apparence inextricable se simplifie et s'éclaire singulièrement « au lumineux flambeau de la loi biogénétique »

Discours du professeur Ledouble

A L'OCCASION DE LA REMISE

Du livre d'or au professeur Pozzi

Le dimanche 8 juillet, à 10 heures du matin, a eu lieu, à l'annexe Pascal de l'hôpital Broca, la remise au professeur S. Pozzi du livre d'or que les élèves du Maître lui présentaient à l'occasion de ses vingt ans d'exercice chirurgical dans le service de gynécologie de l'hôpital Broca. En même temps était offerte au Maître une médaille, véritable œuvre d'art de Chaplain. Tous les amis et tous les élèves du Maître s'étaient donné rendez-vous pour cette fête et s'étaient rassemblés dans l'amphithéâtre d'opération. Le Dr Georges Clémenceau, ministre de l'Intérieur, avait tenu à assister à cette cérémonie pour montrer en quelle particulière estime est tenu dans le monde savant l'enseignement magistral du professeur Pozzi.

Divers discours ont été prononcés par le doyen de la Faculté, par le Dr Jayle, par le professeur Monprofit d'Angers.

Le professeur Renaut, de Lyon, l'éminent histo-

logiste, a rappelé dans une allocution très spirituelle les souvenirs de la salle de garde et les luttes des concours.

Nous sommes heureux de pouvoir donner ici le discours de M. le professeur Ledouble, qui représentait si bien dans cette cérémonie l'Ecole de Médecine de Tours, et qui a rappelé, en termes d'une haute éloquence, tout ce que la science anatomique doit au professeur Pozzi.

Messieurs,

Dans cette fête familiale à laquelle ont tenu à assister tous ceux qui dans le monde des sciences, des lettres, des arts, de la politique et de la médecine ont conquis les premières places, qu'il me soit permis à mon tour de dire au professeur S. Pozzi que c'est pour moi une joie personnelle de m'associer à l'ovation publique et toute spontanée qui lui est faite et de lui exprimer, au nom de ses anciens collègues et camarades d'internat des hôpitaux de Paris, nos félicitations les plus cordiales.

Ah ! ce jour, comme il était impatiemment attendu et combien les sentiments d'affection et de gratitude qui viennent d'être énoncés sont justifiés.

Mon cher ami, je vous connais depuis plus de trente ans, nous avons travaillé côte à côte dans le laboratoire Broca ; les événements nous ont depuis longtemps séparés, mais nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Nous n'avons jamais, de loin comme de près, cessé un instant d'être en communauté intellectuelle. Je puis donc déclarer en toute connaissance de causes et bien haut — dût la vérité blesser votre modestie parfaite — que votre œuvre est admirable.

Admirable, en quoi ? En ce qu'elle est à la fois scientifique, chirurgicale et humanitaire.

Scientifique ? Faut-il rappeler votre traduction du *Traité des expressions des émotions de l'homme et des animaux*, de Darwin, vos articles *crânes, cerveau et radiaux* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vos communications à la Société d'anthropologie de Paris sur le *lobe impair du poulmon* et le *peroneus quinti digiti*, le *mémoire de myologie comparée* que vous avez lu, en 1874, à Lille, au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, vos recherches si nombreuses, si patientes et si minutieuses sur la *membrane hymen* ou déjà sous l'anatomiste et l'anthropologiste perceait le gynécologiste... Je m'arrête, énumérer tous vos travaux d'anatomie et d'anthropologie serait trop long. Que ne vous eût pas dû la science de l'homme si vous l'eussiez voulu !

Un de mes compatriotes qui est, en même temps, un de nos plus illustres confrères, maître François Rabelais, a écrit que « le premier devoir des gens doctes est de penser au peuple ». Tel a été aussi, sans doute, un jour votre avis : l'anthropologie y a beaucoup perdu, mais la chirurgie y a gagné un maître et la masse du peuple un bienfaiteur.

En gynécologie, vous avez créé des procédés opératoires et inventé des instruments ingénieux qui laisseront une trace durable dans l'histoire du progrès ; vous avez su, dans des cours magistraux, attirer la jeunesse qui vous vénérait et qui vous suit.

Mais, de tous vos mérites, le plus grand, assurément, c'est, tout en remédiant aux souffrances physiques de l'humanité, d'avoir aussi entrepris de les alléger moralement.

Que le moral influe sur le physique, c'est un axiome qu'on se contente de répéter platoniquement en France. A l'étranger, en Angleterre surtout, il en va autrement. On ne veut pas que l'hôpital, déjà assez triste par destination, y ait l'aspect d'une prison ; on le place au milieu de jardins ombreux et riants ; on orne ses salles de plantes et de tableaux pour distraire l'esprit des malades alités ; on y adjoint une bibliothèque où les malades en voie de guérison trouvent à occuper les heures si longues de la convalescence.

Grâce à vous, il en est ainsi à l'annexe Pascal de l'hôpital Broca, sans qu'on y ait jamais et en quoi que ce soit sacrifié l'utile à l'agréable. Les déshérités de la santé et de la fortune y trouvent un asile où les conditions matérielles et morales ont été l'objet d'un égal souci. L'asepsie y règne en souveraine maîtresse : les fresques et les décors esthétiques des plafonds et

des murailles s'y prêtent au lavage le plus complet, comme les mosaïques du dallage soigneusement poncé.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

A nul mieux qu'à vous, mon cher ami, ne sont applicables ces deux vers du grand Corneille.

Il ne vous a pas suffi de créer à l'hôpital Broca un service de clinique gynécologique modèle, où l'air, sans cesse renouvelé, demeure constamment pur, où la lumière pénètre à flots, où, avec la propreté la plus méticuleuse règne le confort et duquel on sort amélioré physiquement et intellectuellement; plus délicates et plus élevées encore ont été vos aspirations. Vous avez cherché et réussi à préserver de la misère qui suit la maladie, vos hospitalisées. Sous votre direction un comité de dames s'est constitué qui les visite, leur prodigue ces paroles d'encouragement qui réconfortent et vivifient, remplace leurs vêtements usés, veille sur leurs enfants, paye leurs termes de loyer en retard, leur procure du travail quand elles sont rétablies, les rapatrie même, s'il est nécessaire. Fondé en 1894, ce comité a déjà distribué plus de 50.000 francs de secours et possède, à l'heure présente, un fonds de réserve de 70.000 francs qui lui permet d'envisager sans crainte l'avenir. Un comité de patronage analogue a été, sur un vœu émis par M. Strauss, sénateur de la Seine, ancien conseiller municipal de Paris, institué pour chacun des établissements hospitaliers de la Ville-Lumière. C'est à vous, mon cher ami, que revient, en dehors de toute intervention officielle, l'honneur de ce progrès humanitaire.

Vous avez fait le bien parce que c'était votre devoir et sans en attendre aucun avantage, vous n'avez pas cherché de récompense; au milieu du conflit d'intérêts opposés qu'est la vie moderne, vous avez laissé à la justice immanente le soin de faire découler les conséquences de vos actes ou plutôt vous n'y avez même pas songé! Elle l'a fait d'une façon lente, mais éclatante: la solennité d'aujourd'hui en est, mon cher ami, une preuve irrécusable.

Société Médicale d'Indre-et-Loire

Séance du 7 juillet 1906

PRÉSIDENCE DU D^r TESTVEIN

Présents: MM. SABATHÉ, BISCONS, BOUREAU, COSSE, STECEWICZ, GODEAU, TILLAYE, DUBREUIL-CHAMBARDEL, GILLARD, ANDRÉ.

Après lecture du procès-verbal adopté; le Président lit une lettre du D^r Tabakian, de Couhé-Vérac (Vienne), demandant son admission comme membre correspondant et faisant parvenir comme titre sa thèse intitulée « Anatomie pathologique du galactocèle » et un travail sur « la sérumthérapie de la tuberculose ». L'assemblée vote l'admission de M. Tabakian comme membre correspondant.

M. Tillaye communique ensuite à l'assemblée l'observation d'un cas de péritonite par perforation intestinale intéressant par sa pathogénie. Il s'agit d'un homme qui voulant franchir un fossé tombe à plat ventre sur la berge opposée de ce fossé. Après sa chute, il se relève et vague à ses occupations. Le lendemain il est pris de douleurs abdominales aiguës, est obligé de s'aliter et on constate une péritonite suraiguë. Il entre alors à l'hôpital et l'intervention pratiquée immédiatement permet de constater la présence de matières fécales et de pus dans le péritoine; malgré l'intervention, le blessé meurt le lendemain. M. Tillaye explique cette péritonite par production d'une escharre, résultant de l'attrition des tuniques

intestinales, escharre dont la chute détermine l'inflammation péritonéale.

M. Stecewicz fait remarquer qu'un bien court espace de temps s'est écoulé depuis le traumatisme jusqu'à la production et la chute de l'escharre.

MM. Testevin et André supposent qu'il y a eu probablement dans ce cas déchirure des tuniques moyenne et interne au moment de la chute, et le lendemain, sans doute sous l'influence des mouvements (marche, fonctions intestinales), déchirure du revêtement péritonéal.

La discussion porte ensuite sur l'utilité de l'intervention rapide dans ces cas.

M. Tillaye fait ressortir que dans ce cas le blessé a été opéré aussitôt son arrivée à l'hôpital, mais qu'il était déjà trop tard.

M. Stecewicz et Boureau insistent surtout sur ce fait que les familles s'opposent presque toujours à l'intervention immédiate.

L'assemblée approuve la conclusion de M. Tillaye qu'il est indispensable d'opérer dans le plus bref délai possible.

Le D^r Cosse rapporte ensuite l'observation suivante d'un corps étranger de l'œil recueillie le jour même.

Un confrère lui adresse un jeune garçon de huit ans avec le diagnostic de phlegmon de l'orbite. L'examen local et la marche de l'affection, sauf toutefois l'absence de réaction générale, semblaient vérifier ce diagnostic. L'œil est exophtalme, les paupières tendues sur le globe oculaire sont entr'ouvertes et laissent apercevoir la cornée légèrement trouble. Les mouvements oculaires sont à peu près nuls et fort douloureux. On constate une sécrétion séro-purulente assez abondante. L'œil est extrêmement douloureux à la pression.

Ces phénomènes ont apparu et évolué en deux jours et il est à remarquer qu'à aucun moment l'enfant n'a présenté de fièvre. L'état général est d'ailleurs excellent, ce qui fait émettre des doutes sur la réalité du phlegmon orbitaire.

A l'examen de l'œil, le D^r Cosse aperçoit dans l'angle externe un petit poil blond de grosseur et de dureté anormales. La traction sur ce poil en amène un second, puis un troisième et enfin un épi de graminée d'une longueur d'environ deux centimètres que M. Cosse présente à la Société.

Tout d'abord, l'enfant prétendit ne pas se souvenir du moment où ce corps étranger avait pu pénétrer ainsi sous sa paupière.

Deux jours après il finit par avouer qu'en jouant entre camarades ils se glissaient des épis d'« avoine folle » dans les manches de leurs vêtements ou dans le cou. Quant à lui, il s'était introduit l'épi dans la paupière où il était maintenu par la direction des barbes.

M. Stecewicz relate l'observation d'un malade auprès duquel il est appelé pour une fièvre intense (40°) s'accompagnant d'une angoisse épigastrique très accentuée qui lui fit redouter une suette miliaire. Ce malade fit les jours suivants une éruption de rougeole typique avec une éruption miliaire assez forte sur les jambes sans avoir eu de sueurs. M. Testevin signale à ce sujet avoir observé de nombreux cas de rougeoles anormales par leur mode d'éruption ainsi que plusieurs cas de rechutes et de récidives.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Les Lettres de Gui Patin

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES, PUBLIÉE AVEC LA RESTAURATION DES TEXTES MUTILÉS OU SUPPRIMÉS, ET AUGMENTÉE DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES, DE NOTES BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, ET D'UNE HISTOIRE DE PATIN ET DE SON TEMPS,

Par P. TRIAIRE.

(Suite)

Mss. 9358, fol. 108.

LETTRE CXLIV¹

MONSIEUR,

Ce mot n'est que pour vous assurer que j'ay reçu la vostre dattée du 23 de déc. laquelle m'a réjoui, en tant qu'elle m'a appris que vous estiez contant des thèses que je vous avois envoyé : comme aussi de ce que Monsieur vostre pere se porte mieux je souhaite fort d'apprendre qu'il soit tout à fait restably. Je suis tout réjoui que vous ayez distribué vos theses avec contentement. Prenez garde de ne point perdre de temps dans ces premiers mois que vous ne serez pas encore fort occupé. Lisez tous les jours quelque bon livre : et aprenez par cœur, si vous ne les scavez déjà, tous les aphorismes d'Hippocrate. Il y a icy un petit livre nouveau, *De morbis hereditariis*, lequel je vous ay destiné avec celui quy est sur la presse de M. Hofman, mais je crains que ce dernier ne soit achevé de longtemps, d'autant que l'on n'y peut aller viste à cause de la mauvaise escripture de l'auteur : c'est pourquoy, si je trouve icy quelque commodité avant ce temps là, je vous enverray ce premier : comme aussi le *Salmasius de primatu Papæ* (que je me suis donné, en attendant celui que mon frère m'a promis de Hollande) lequel j'enverrai à Troyes quand il plaira à Monsieur vostre père, et lequel il retiendra tant qu'il luy plaira : et quand luy et ses amis l'auront veu à leur aise, il luy sera libre de me le renvoyer bien empaqueté, afin qu'il n'y ait rien de gasté. Il n'y a rien icy de nouveau : on y dit seulement que toute l'esperance de la paix est abbattue : je n'y ay point esté trompé, car je ne m'y suis jamais attendu : et n'y en a jamais eu de bonne apparence, puisque tout l'avantage et le profit de la guerre n'appartient qu'à ceux qui peuvent nous donner la paix : laquelle aussi n'est que de Dieu, comme la guerre est des hommes.

Je vous baise très humblement les mains, à Monsieur vostre père, à Messieurs vos oncles Belin et Sorel, à Madame Belin et suis,

Monsieur,

Vostre très humble et obéissant serviteur.

De Paris, ce 26 de Décembre 1646².

PATIN.

1. Sans nom de destinataire, mais manifestement adressée comme les précédentes au fils de Belin.

2. Lettre supprimée dans l'édition de 1846.

M. vostre oncle le jeune Belin, qui est à Montpellier, m'a escript qu'il me prioit de lui indiquer ce que je desirerois de ce pais là : si vous luy écrivez, je vous prie de luy mander que je le prie de me garder les thèses qui s'imprimeront à Montpellier jusqu'à son retour : dont je luy auray très grande obligation, et que je suis son très humble serviteur. *Idem Tibi dictum puta.*

EDIT. DE ROTTERDAM 1695.
— ID. 1725.

Mss. 9358, fol. 109.

LETTRE CXLV

BELIN FILS, DOCTEUR EN MÉDECINE A TROYES.

MONSIEUR,

Vostre lettre m'a fort réjoui, et suis bien aise qu'avez reçu ma dernière de laquelle j'estois en peine. Je vous envoie donc, puisque vous l'avez agréable, un livre, de *morbis hereditariis* de M. Lyonnet¹, avec un petit libelle, que l'on a fait icy courir pour censure, et pour responce à ce premier, j'y ajoute aussi un livre nouveau de feu M. du Val, touchant les plantes², dans lequel vous trouverez de fort bonnes choses, et principalement dans le traité des plantes purgatives ; vous y trouverez aussi quelques thèses de médecine, et entre autres, la cardinale, à laquelle je présideray jeudy prochain, Dieu aidant : je la soumets à vostre censure, et seray bien aise d'en avoir vostre jugement³.

Pour responce à celle de M. vostre père, que j'ay différée jusques à présent pour les divers empeschements que j'ay eus, et entre autres, de mes leçons et de mon anatomie, je vous prie de luy dire que pour le livre d'Erastus, je l'en remercie, j'ay tout ce qu'il a fait en médecine, j'ay aussi ce petit traité qui est huguenot. Cet auteur a esté un très grand personnage, et le premier homme de son tems : faites estat de tout ce que vous trouverez de luy, et lisez

1. Lyonnet (Robert) né au Puy en Velay ; vivait au dix-septième siècle. Docteur de Montpellier, fut doyen de la Faculté de Valence et devint, grâce à la protection de Bouvard, un des médecins consultants de Louis XIII. Le livre signalé par Patin porte le titre suivant : *Brevis dissertatio de morbis hereditariis, auctore Roberto Lyonnet, Aniciensi, doctore medico et almæ Facultatis medicæ Valentini Decano, consiliario et medico Regio-qua probatur affectus morbosos quibuscum Ludovicus XIII Rex Galliarum et Navarra christianissimus conflictatus est fuisse adventitios, non profectitios, non hereditarios* — PARISII, apud Gasparum Meturas, viâ Jacobæd, sub signo SS. Trinitatis, prope Maturinenses, MDCLVII, cum privilegio Regis christianissimi. Cet ouvrage, écrit sous l'inspiration de Bouvard dont il fait l'apologie, et dont « l'approbation » porte les signatures de De la Vigne, de René Moreau, de Fr. Guinault, et de Patin, contient un journal assez intéressant de la santé et de la dernière maladie de Louis XIII. Lyonnet, dans le but de rassurer Anne d'Autriche sur l'avenir du dauphin, conteste l'hérédité des maladies.

2. *Phytologia seu phylosophia plantarum*. PARISII, 1647. Cet ouvrage parut après la mort de Duval.

3. Cf. *Lettre et note* du 10 avril 1647.

particulièrement les quatre tomes qu'il a escripts contre Paracelse. Un jeune médecin ne sçauroit mieux employer ses heures de loisir : *liber est aureus et optimæ frugis plenissimus*. Je luy envoie aussi le *Salmasius, de Primatu Petri*, pour luy et pour ses amis ; je le prie de le bien envelopper, afin qu'il ne soit pas gasté, et quand lui et eux en auront fait, il me le renvoiera par voye seure, s'il luy plait. Pour M. vostre frère, le soldat, je ne pense pas qu'il me vienne voir ; il m'a trompé trop fort pour m'y fier autrefois ; mais s'il y vient, je luy feray un sermon, puisque nous sommes en caresme. Au reste, je vous prie de dire à M. vostre père que malgré Paris et Montpellier et toutes leurs prétensions, de *quibus nihil mihi curæ*, je seray, toute ma vie, et de toute mon affection, son serviteur et son amy, quand mesme il ne le voudroit point.

Je vous baise les mains, à Madame Belin, à M. Sorel, M. Allen, et suis de tout mon cœur,

Monsieur,

Vostre très humble et obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 9 de mars 1647.

EDIT. DE ROTTERDAM	1695.
—	ID. 1725.
—	PARIS 1846.

EDIT. DE ROTTERDAM 1725. PAGES 28-30.

LETTRE CXLVI

A ANDRÉ FALCONET¹.

MONSIEUR,

Je vous ai grande obligation de votre belle lettre et de l'affection que vous m'y témoignez. Je n'ai point d'assez belles paroles pour vous en remercier. Dieu soit loué, qui par deux légères thèses, m'a procuré la connoissance de tant d'honnêtes gens, qui m'ont donné leur affection et m'ont fait offre de leur amitié. Il est vrai que je me souviens bien que, ci-devant, j'ai eu l'honneur d'entendre parler de vous, et que vous approuviez ma thèse, *Estne totus homo à natura morbus?*² et, si je ne me trompe, ça été à M. Gontier³, aujourd'hui médecin à Roanne, *in agro vestro Lugdunensi*. De l'un et de l'autre, je vous ai très grande obligation et vous en remercie de toute mon affection ; et, en échange de mes bonnes grâces que vous témoignez de

1. Le texte original de toutes les lettres de Patin à Falconet manquant et étant resté introuvable, malgré nos recherches en France et à l'étranger, nous sommes obligé de les publier — comme certaines des lettres à Spon — d'après les éditions antérieures les plus anciennes. Pour la biographie de Falconet, Cf. note : *Lettre du 21 avril 1643*.

2. Cf. note : *Lettre du 24 décembre 1643*.

3. Gontier (Pierre), médecin à Roanne, fut un ami de Patin qui en parle affectueusement dans sa correspondance. Cf. *Lettres des 19 septembre, 19 décembre 1662 et 15 juillet 1662*.

desirer, je vous demande instamment votre amitié ; et, pour commencer de mon côté, je vous envoie six feuilles imprimées, dans lesquelles vous trouverez quelques bonnes thèses rimprimées ici depuis peu. Si cet imprimeur continue dans le dessein qu'il a, nous pourrons, quelque jour, en avoir un assez grand nombre pour en faire un juste volume ; il n'y a que cela de fait pour le présent. M. Spon, mon bon ami, vous les livrera.

Pour mes chers ennemis, les apothicaires de Paris, ils se sont plaints de ma dernière thèse à notre Faculté, laquelle s'est moquée d'eux ; ils en ont appelé au parlement, où leur avocat ayant été ouï, je répondis moi-même sur le champ, et ayant discoursu une heure entière avec une très grande et très favorable audience, (comme j'avois eu il y a cinq ans contre le gazetier), les pauvres diables furent condamnés, sifflez, mocquez et bafouez par toute la cour, et par six mille personnes, qui étoient ravies de les avoir vus réfutez et rabatus comme j'avois fait. Je parlai contre leur *bézoar*, leur *confection d'algermès*, leur *thériaque* et leurs *parties* ; je leur fis voir que, *organa pharmacie erant organa fallacie*, et le fis avouer à tous mes auditeurs. Les *pauvres diables de pharmaciens* furent mis en telle confusion, qu'ils ne sçavoient où se cacher. Toute la ville l'ayant sçu, s'est pareillement moquée d'eux, si bien que l'honneur m'en est demeuré de tous côtes ; jusques là même, que notre Faculté m'a rendu grâces de ce que je m'étois bien défendu de la pince de ces bonnes gens, en tant qu'il y alloit de l'honneur de notre compagnie ; les juges mêmes m'en ont caressé¹. Voilà, monsieur, l'histoire des pharmaciens.

1. Il s'agit du procès intenté à Patin, le 13 mars 1647, par les apothicaires de Paris, épisode du conflit qui divisait depuis longtemps les médecins régents et les pharmaciens. Les premiers voulaient réformer la pharmacopée, mélange complexe de médicaments bizarres légués — à travers les âges — par l'arabisme. Les seconds, menacés dans leurs intérêts matériels, se défendaient par tous les moyens en leur pouvoir, et le procès de Renaudot leur paraissant une occasion favorable, ils prirent position dans la lutte et prêtèrent un énergique appui au fondateur du « bureau charitable ». Cette intervention d'une corporation qu'elle considérait comme vassale, au profit d'un adversaire détesté, irrita profondément la Faculté et la situation devint extrêmement tendue. Patin, qui, dans toutes ces affaires, joua un rôle prépondérant, traduisit ce ressentiment dans un acte public, en faisant soutenir par son élève Montigny, aux écoles de la rue de la Boucherie, le 14 mars 1647, la fameuse thèse de la « Sobriété » : *Est ne longe ac jucundæ vitæ tuta certaque parens sobrietas*. Dans cette thèse, l'hygiène, on le devine, n'était que le prétexte et, au fond, il s'agissait surtout d'une véhémence attaque contre les apothicaires et d'une nouvelle critique de ces médicaments abhorrés qui reviennent souvent sous la plume de notre auteur, le tout, agrémenté, selon sa coutume, d'injurieuses épithètes latines. Les apothicaires ainsi visés par ce coup droit, inquiets pour leur industrie d'une manifestation agressive que sa publicité, l'appareil dont elle était entourée, et l'autorité qui s'attachait encore aux actes de la Faculté, rendaient particulièrement redoutables, après avoir essayé inutilement de fléchir le doyen et d'empêcher la soutenance de la thèse, déférèrent son auteur aux tribunaux. Ce fut une mauvaise inspiration. Patin se défendit lui-même, et improvisa un de ses meilleurs discours. Jamais il ne fut mieux servi par

Je vous baise les mains, et vous prie de croire que je serai toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, le 10 avril 1647¹.

EDIT. DE COLOGNE	1691.
— ID.	1692.
— PARIS	1692.
— COLOGNE	1692.
— LA HAYE	1707.
— ID.	1708.
— ROTTERDAM	1725.
— PARIS	1846.

Mss. 9538, fol. 110.

LETTRE CXLVII

A MONSIEUR BELIN, DOCTEUR EN MÉDECINE A TROYES.

MONSIEUR,

Gardez le livre de M. de Saumaise, tant qu'il vous plaira, et mesmes si vous l'avez agréable, gardez-le pour tousjours; ce me sera honneur, si vous le voulez mettre dans vostre bibliothèque. Sinon, faites-en tout à loisir, et vous me le renvoyerez, quand il vous plaira, pourveu qu'il soit bien enveloppé et par voye seure. Pour vostre rheumatisme, nous allons entrer dans une saison qui en dissipera les restes, Dieu aidant; à quoy ma thèse est bien propre, veu que l'eau fait à ce mal tout autrement que le vin. Je scay bien que M. Mégard est mort. Je vous félicite [sur] la charge d'Ancien de vostre collègue et souhaite que vous y soyez aussi long temps que M. Seguin a esté icy, qui a aujourd'huy 82 ans, et qui est notre Ancien, il y a quinze ans. Dieu vueille bien délivrer M^{me} Belin de sa jaunisse à laquelle, *post saltem, semel missum sanguinem ex basilica dextra*. Je ne scay point de meilleur remède que le sené et le sirop de roses palles, *in decocto rad. taraxar. cichorii sylv. graminis ea lege ut subinde repetatur*. Mais, j'ay tort de me mesler de vous indiquer des remèdes. Je me rends semblable à celui qui *noctuas Athenas; dicam tamen hoc unum*: la rhubarbe m'y semble trop chaude.

M. le Président de Courberon vous peut assurer du favorable jugement que j'obtins, le XV de mars, contre les apothiquaires, au parquet de Messieurs les gens du Roy où les compagnons furent estrillez tout du long. Tout le palais les baffoua et se mocqua d'eux. Ils prétendoient des réparations contre moy, pour ce que j'avois dit de leurs bouêtes, de leur thériaque et confection d'alkermés *quam Campegius dæmo-*

sa verve redoutable, sa merveilleuse érudition et son esprit acéré. Les apothiquaires furent déboutés de leurs plaintes, et sévèrement admonestés en plein tribunal par l'avocat du roi, Omer Talon. Quant à Patin, il reçut de lui les félicitations les plus flatteuses.

1. LETTRE CONFONDUE — DANS LES VIEILLES ÉDITIONS — AVEC LES LETTRES ADRESSÉES A SPON.

niacam, nuncupavit, Rondeletias perniciosam et venenatam. Leur bezeuar y fut si bien secoué, qu'il ne demeura que poudre et cendre, comme l'a dit M. Hofman in suis *Paralipom. cap. 36*. Je ne pris point d'avocat; je me défendis moy même, fort au gré de mes juges, aussi bien que de mes auditeurs. *Dimissi et rejecti fuere, tanquam ignari nebulones, boni illi viri pharmacopæi Parisienses*. Ce procez ne m'a fait qu'honneur, et a fait connoistre ma thèse que tout le monde demande¹. Ces coyons² d'apothicaires ont trop pris de pouvoir sur l'honneur de la médecine; il est grand temps de les rabbattre, ou jamais on n'en viendra à bout.

Je vous baise les mains, à M. vostre fils, à Mess. vos frères, à M. Sorel et suis, de tout mon cœur,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 24 d'avril 1647.

EDIT. DE ROTTERDAM	1695.
— ID.	1725.
— PARIS	1846.

EDIT. DE ROTTERDAM 1725. PAGES 30-31.

LETTRE CXLVIII

A ANDRÉ FALCONET.

MONSIEUR,

Enfin je vous répons, après un long tems, espérant de vostre bonté que vous me pardonneriez si je ne m'en suis plutôt acquitté; mes leçons publiques et mes occupations particulières m'ont tellement dérobé mon tems, depuis un an, qu'à peine ai-je eu le loisir d'écrire, en deux mois, un mot de réponse à mon cher ami M. Spon. Je suis bien aise que vous ayez trouvé belles les thèses que je vous ai envoyées, et que vous fassiez état de nôtre Faculté; et comme *inter bonos bene agere oportet*, je vous puis assurer que tant que mes leçons ont duré, j'ai pris plaisir de dire du bien des médecins de Montpellier: *ex quibus potissimum colo Joubertum et Varandæum*³, sans offenser, en aucune manière, les honnêtes gens qui, tous les ans, y prennent leurs degrez, au nombre desquels je ne puis comprendre, en aucune

1. Ce plaidoyer de Patin ne fut pas imprimé; mais il se trouve longuement analysé, par le doyen Perreau, dans les REGISTRES COMMUNTAIRES (Tome XIII, fol. 323 R^o et suiv.).

2. Ce terme rayé, aujourd'hui, du Dictionnaire de l'Académie, était encore alors usité dans la langue écrite. Provenant du latin *quietus*, il s'entendait de « personnes faisant profession de lascheté, de poltronerie » Les Capitans qui font tant les braves sont toujours de parfaits coyons (Furetière).

3. Varandæus (Varandal Jean) né à Nîmes, mort à Montpellier en 1617. Un des professeurs le plus estimé de la Faculté de Montpellier au dix-septième siècle. — Bachelier de cette Faculté, le 3 juin 1555, docteur le 15 avril 1556, professeur en 1597, doyen en 1609.

façon, deux vivants aujourd'hui, qui sont MM. Courtaud et Rivière; *quos vere dixerim de honestamenta suæ artis et sui ordinis*. La harangue du premier et les observations du second en font pleine foi à tout homme qui ne sera pas préoccupé; je vous en fais juge vous-même.

Pour le fait des apothicaires, tout le monde en juge ici comme vous; on dit qu'ils ne m'attaqueront plus. J'espère que le carême prochain, ou environ, je commencerai de travailler à quelque chose qui les regarde. *Si Deus vitam dederit*, et si je puis l'achever, je vous promets que vous en aurez des premiers: *et adhuc a matre rubentem accipies*. Pour le livre de M. Hofman: *de medicamentis officinalibus*, je ne sçai si je serois reçu à le louer, puisque l'auteur m'a fait l'honneur de me le dédier, avec dessein de m'en dédier encore d'autres ci-après. Mais, sans cette considération, je vous puis dire sincèrement que c'est un fort bon livre, *et multiplici eruditione refertum opus viri doctissimi*. Comme vos libraires de Lyon en ont reçu, je crois que vous l'avez déjà vu: c'est pourquoi je m'en rapporte à vous-même; au moins, vous puis-je assurer qu'il a bien l'approbation commune, et que le libraire le trouve fort bon, par le débit qu'il en fait par toute la France. L'année prochaine, j'espère que nous aurons quelque autre chose de lui, s'il ne meurt; mais tout est à craindre pour son âge, qui est de soixante-seize ans. *Juvenes mori possunt, senes diu vivere non possunt*. Je vous baise très humblement les mains, et suis,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, le 16 août 1647¹.

EDIT. DE COLOGNE	1691.
— ID.	1692.
— PARIS	1692.
— COLOGNE	1692.
— LA HAYE	1707.
— ID.	1715.
— ROTTERDAM	1725.
— PARIS	1846.

Mss. 9358, fol. 111.

LETTRÉ CXLIX

A MONSIEUR BELIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, A TROYES.

MONSIEUR,

Il y a long temps que je vous dois réponse; mes leçons publiques m'en ont empêché jusques à présent; maintenant je m'en acquitte, et le tout, s'il vous plaît, sous vos bonnes grâces. J'ay reçu des mains de M. Gallien, conseiller de votre ville, le *Salmasius* fort bien conditionné,

dont je vous remercie; vous pouviez le garder plus long temps. Quand M. de Blampignon s'en retournera, je luy donneray de mes dernières thèses à vous rendre. Mon plaidoyer contre le gazetier n'est pas escript depuis cinq ans passés; je n'en ay eu aucun loisir; je le fis, sur le champ, sans l'avoir médité et sans en avoir jamais escript une ligne. Deux advocats qui venoient de plaider contre moy, l'un au nom du gazetier et l'autre au nom de la Brosse, me mirent en humeur de faire mieux qu'eux et de dire de meilleures choses. L'un ny l'autre ne purent prouver que *nebulo* et *blatero* fussent termes injurieux; ils me donnèrent si beau champ, que leurs foibles raisons servirent à me justifier aussi bien que toute l'éloquence du monde, et mon innocence me fit obtenir si favorable audience, que j'eus tout l'auditoire et tous les juges pour moy: *et censurem, et curiam, et quirites*. Depuis ce tems-là j'avois commencé à le descrire et en suis environ à la moitié; j'ay bonne envie de l'achever, mais le loisir me manque; je m'en vay travailler à quelque chose contre la Cabale des apothiquaires; afin de l'avoir tout prest pour le faire imprimer, si jamais ils m'attaquent, et puis je travailleray à une méthode particulière, *in gratiam neophytorum*, en laquelle seront refutez le bézoar, les eaux cordiales, la corne de licorne, la tériaque, les confections de hyacinthe et d'alkermès; les fragmens prétieux, et autres bagatelles arabesques, *quæ sunt meræ ungæ solis distandis pharmacopœis idoneæ*; et pour cela il me faut trois ou quatre ans de loisir, outre que je prends soin particulier des études de mon fils aîné, que je veux présenter à l'examen, le carême prochain, de *quibus singulis Javentem Deum expectamus*.

Quelqu'un avoit escript un livret du party de M. Arnauld, sur saint Pierre et saint Pol. Après beaucoup de bruit et grande poursuite des loyolites, on a vu icy produite, sourdement néanmoins, une censure de l'inquisition de Rome contre ledit livre. Les juges de l'inquisition sont des moines ignorans et des jésuites passionnez pour leur cabale; il a icy couru, contre cette censure, des remarques par lesquelles est fort bien prouvé et démontré que ce décret de l'Inquisition n'est de nulle valeur en France. Ces notes furent condamnées au Chatelet par le lieutenant civil, sur le mémoire et l'ordre qui luy fut envoyé par M. le chancelier qui fait ce que veulent les jésuites. Le nonce, là-dessus, fit publier en quelques églises, où les curez étoient loyolitiques ce prétendu décret de l'inquisition. La cour, advertie de ce désordre, après avoir ouy M. Talon pour le procureur général, a cassé tout ce qui s'estoit fait au Chatelet, a fait défense au nonce de rien faire imprimer ny publier icy de l'inquisition romaine, qu'il n'ait auparavant esté vérifié en par-

1. LETTRE CONFONDUE DANS LES VIEILLES ÉDITIONS AVEC LES LETTRES ADRESSÉES A SPON.

lement, etc. On dit que la remontrance de M. Talon et l'arrest aussy s'imprimeront; si cela est, je tascheray de vous en envoyer.

On a rimprimé icy ma thèse pour la 3^e fois; tout le parlement et tout Paris se moquent des apothiquaires et de leur imprudente impudence avec laquelle ils m'ont voulu attaquer; il n'est pas jusqu'à nostre doyen¹, qui n'ait voulu mettre trois grandes pages de mon plaidoyé dans son doyen^{né}, *in commentariis Facultatis*², comme M. du Val y mit, il y a cinq ans mon affaire contre le gazetier³. On n'a rien fait contre le livre de M. de Saumaise, *de Primatu Petri*, qui est autant que condamné, *quia authorem habet calvinistam*, ny contre deux autres livres que nous avons de luy, in-8^e contre feu M. Grotius: *De Eucharistia et transsubstantiatione*⁴. On ne les censure point, d'autant qu'ils sont autant et pis que censurez, puisqu'ils sont huguenots; mais personne n'en attaque l'auteur, qui se défend si bien, que mesme le père Peteau, *doctissimus Loyolitarum*, ne produit rien contre luy, combien qu'il y ait longtemps qu'on l'attende. M. Blondel, ministre de Charenton, a mis en lumière, il y a environ dix ans, un gros in-folio; *De la primauté de l'Eglise*⁵, contre Baronius, du Perron⁶ et autres. Ce livre est admiré icy comme un grand et horrible travail, mais on n'y a pas répondu: un évesque m'a dit autrefois qu'en ne respondoit point à ces livres là, parce qu'ils ne se pouvoient refuter. Le mesme Blondel a mis au jour depuis trois mois, imprimé en Hollande un petit livret in 8 de dix feuilles d'impression contre la Papesse Jeanne⁷, où il montre qu'elle ne fut jamais⁸; je ne sçay pas ce que diront les

directeurs de Charenton, qui luy paient sa pension de ministre; mais il est certain que ce Blondel est un homme qui cherche maistre ou party en matière de religion, qu'il n'est pas si fort huguenot que les autres ministres, qu'il est papiste en quelque chose; il hante fort en Sorbonne; il est historiographe de France, et est suspect aux siens propres. Feu M. M. Casaubon et Grotius ont autrefois esté de mesme.

Il n'y a rien de nouveau en nos escholes, sinon que nous avons perdu cette année deux de nos docteurs, sçavoir: M. Béraut¹, âgé de 63 ans, et M. Erbaud, vieux huguenot âgé de 83 ans. M. Thevart s'en va faire imprimer un 3^e tome des Conseils de M. de Baillou²; M. Riolan, *ad multa se accingit*, sçavoir, à la rimpimpression de son Antropographie latine, in folio, *quarta parte adauctam*, à mettre tout en un tome in quarto comme le *Perdulcis*, les œuvres de feu M. son père, augmentées de divers traitez³ à faire un autre tome d'Opuscles françois, dont il est l'auteur, où il y en aura un qui fera bien du bruit⁴; on commencera l'hyver prochain à imprimer. Nous attendons le mois prochain un nouveau livre de M. de Saumaise, qui sera, *de Anno climaterico, adversus vanitates astrologorum*⁵. Ses amis l'attendent icy à la S. Remy; on dit qu'il y doit passer l'hyver, et qu'après avoir veu ses amis, il veut consulter des messieurs de la Bibliothèque du Roy pour travailler sur le Nouveau Testament après Heinsius et Grotius. Il est plus mal que jamais avec D. Heinsius et c'est pourquoy il veut nous donner ce livre, comme il l'a promis en son traité *de Calculo*, pag. 62. Je voudrois qu'il nous eut donné cela, son Pline et son Dioscoride, et 60 observations qu'il a faites sur Pline, et *ipse mihi retulit*. Mais, tout est à craindre, d'autant qu'il est usé, cassé, sec et goutteux, et *prope sexagenarius: opto tamen illi nestoreos annos in reipublicæ literariæ commodum*. Mon second fils⁶, âgé de quatorze ans et trois mois, répondit le mois

de la papesse Jeanne et le P. Sirmond put appeler, avec justesse, Blondel « un enfonceur de portes ouvertes. »

1. Béraut (Jean), médecin, littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Les époques de sa naissance, de sa mort, les détails de sa vie sont inconnus. On a de lui, entre autres travaux, une traduction de « l'Euphormio » de Jean Barklay avec d'excellentes notes, 1640, in-8^e.

2. *Consiliorum medicinalium libri tres*. Thévart (Jacques), né à Paris le 22 octobre 1600, mort le 8 septembre 1670 (Georges Mathieu) ou le 14 septembre 1674 (Morel). Bachelier de la Faculté de Paris en 1625-1626, docteur, le 7 septembre 1627. Fut médecin ordinaire de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de Louis XIV. On lui doit l'édition des ouvrages posthumes de Baillou, son grand oncle, qui lui avait légué ses manuscrits.

3. C'est l'édition qui fut publiée en 1649 et qui contient toutes les œuvres anatomiques de Riolan.

4. Sans doute les « Curieuses recherches » que Riolan composa en réponse au pamphlet de 1644 de Courtaud, et qui ne parurent qu'en 1651.

5. *De annis climatericis et antiqua astrologia, Diatribæ*. LUGD. BATAVORUM, ex officina Elzev. 1648.

6. Charles Patin, qui fut le célèbre numismate.

1. Le Doyen en exercice était alors Jacques Perreau. Perreau (Jacobus). Bacc. 1611-1612. Vesper. 12 juin 1613. Pastil. 15 janvier 1614. 2. C'est un résumé du plaidoyer de Patin que Perreau inséra in Reg. commentariis XIII, fol. 323 v^o et sqq.

3. Reg. Comm. XII, fol. 141 v^o et sqq. C'est le compte rendu du plaidoyer de Patin dans le procès du 14 août 1642 qui lui fut intenté par Renaudot et la sœur de Guy de la Brosse au sujet de la préface et de la dédicace du Sennert.

4. *De transsubstantiatione Liber. Simplicis Verino auctore ad Justum Pacium contra H. Grotium*. LEYDE, Jean Maire, 1646, in-8^o.

5. *De la primauté dans l'Eglise*, 1641, in-fol. Cet ouvrage fut refuté par Véron dans son livre *De la primauté dans l'Eglise, de la hiérarchie en icelle*. PARIS, 1641, in-8^o.

6. Duperron (Jacques Davy) né à Saint-Lô le 15 novembre 1536, mort à Paris le 5 septembre 1618. D'abord lecteur du roi Henri III, évêque d'Evreux en 1591, cardinal en 1604, puis archevêque de Sens et grand aumônier.

7. La Papesse Jeanne. Légende répandue longtemps dans le monde chrétien, admettant qu'au ix^e siècle, une femme parvenue à dissimuler son sexe aurait occupé le siège de Saint-Pierre. Cette fable a été particulièrement soutenue par Barthelemy Sacchi (Platina), dans son livre: *In vitas summorum pontificum opus*. VENISE, 1479, in-fol. La papesse Jeanne aurait été, d'après lui, le Pape Jean VIII. On sait que cette imposture, qui a donné lieu à de nombreuses controverses, n'avait pu se produire qu'à la faveur d'erreurs chronologiques, et que la rectification de celles-ci l'anéantit facilement.

8. *Familiers éclaircissements sur la question, si une femme a été assise au siège papal de Rome*. AMSTERDAM, 1647, 1649, in-8. Depuis longtemps, les critiques catholiques avaient démontré l'imposture historique

passé de toute la philosophie grecque et latine, publiquement, où nous eusmes pour auditeurs un nombre infini d'honnestes gens. A la fin de son acte il passa maistre es-Artz, *magna exultatione totius Academiae*. Je le remets dans ses humanitez pour un an, et puis je le feray estudier en droit ; afin qu'il puisse quelque jour me défendre, siles apothiquaires, *aut similes aliinebulones*, entreprennent encore de m'attaquer. J'ay bien cy des amis qui veulent me faire croire qu'ils luy donneront de l'employ et de l'audience. Mes deux autres petits estudiant, et *omnes educabo in eam spem ut tibi tuisque pro virili inserviant*.

M. de Balzac nous a icy donné tout de nouveau deux volumes de lettres choisies, qui font en tout six tomes de lettres¹, outre son Prince et ses OEuvres diverses, in-4^o². Pour vostre autre lettre que m'a délivrée M. de Blampignon, je vous promets que je le serviray, *tuo suoque nomine pro virili*. Il m'a donné un mémoire de livres que desirez recouvrer icy ; je vous promets que j'en auray soin. Les Consultations de Solenander³ sont fort rares : je n'ay jamais trouvé ce livre à vendre qu'une fois. Je ne scay ce que vous entendez par *Penæ et Lobelii stirpium adversaria nova : pars prima, folio*. Est-ce que vous avez l'autre volume intitulé *Observationes* ? Tout le reste qui vous manque se pourra trouver avec le temps.

Je vous baise très humblement les mains, à Madame Belin, à M. votre fils aîné, à MM. vos frères, à M. Sorel, à MM. Camusat, Allen et Galien, et suis pour toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 18 d'aoust 1647.

P.-S. J'avois escript cette lettre en intention de la donner à M. de Blampignon qui m'avoit promis de revenir, faute de quoy je vous l'envoye par le messenger ; il n'y a rien icy de nouveau, si non que l'on a mis en la Bastille M. de Fontrailles, celui qui se sauva de Narbonne lorsqu'on y prit MM. de Cinq Mars et de Thou⁴. On dit

néanmoins que ce dernier fait n'est point capital. On va faire à Grenoble, le procez au mareschal de la Motte Houdancourt¹. On dit que la reine ira au Palais la semaine prochaine pour y faire vérifier des offices nouveaux. *Dii meliora*.

Je vous donne le bonjour, Monsieur.

De Paris, ce 22 d'aoust 1647.

EDIT. DE ROTTERDAM 1695.
— ID. 1725.
— PARIS 1846.

(A suivre).

Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

Bibliographie

Technique du Traitement des Tumeurs blanches, par F. CALOT, chirurgien en chef de l'hôpital Rothschild, de l'hôpital Cazin-Perrochaud, de l'Institut orthopédique de Berk, etc. 1 vol. grand in-8 de 274 pages, avec 192 figures dans le texte (Masson et C^{ie}, éditeurs). 7 fr.

Tous les praticiens ont, dans leur clientèle, à soigner des tumeurs blanches. Dans l'ouvrage que nous annonçons, le Dr Calot leur indique le meilleur traitement, efficace et pratique à la fois, des tumeurs blanches en général et de chaque cas en particulier. Il expose la technique de ce traitement, entrant dans les plus petits détails, de manière à aplanir la route à chaque pas et à conduire le médecin, comme par la main, du commencement à la fin de la maladie. S'appuyant sur son expérience personnelle des diverses méthodes thérapeutiques, l'auteur préconise par-dessus tout les injections intra-articulaires qui, par leur efficacité, leur bénignité, leur facilité d'exécution, sont le traitement de choix des tumeurs blanches, le plâtre seul ou les opérations sanglantes devant rester des traitements d'exception.

Cet ouvrage est écrit dans le même esprit pratique que ses deux devanciers sur la coxalgie et la luxation congénitale de la hanche. L'exposition est simple et précise ; le nombre et la netteté des figures ajoutent encore à la clarté du texte. Avec un pareil guide, tout médecin pourra, sans crainte de s'égarer, aborder désormais le traitement des tumeurs blanches et arriver à rendre au malade un membre toujours très utile et souvent même complètement normal.

1. La Motte-Houdancourt (Philippe, duc de Cardone, maréchal de), né en 1605, mort le 24 mars 1657. Mestre de camp en 1633, maréchal de camp en 1637, maréchal de France le 2 avril 1642, il fut nommé vice-roi de la Catalogne le 25 juin de la même année. Après sa défaite devant Lérida (13 mai 1644) et son échec devant Tarragone, (9 août 1644) il fut arrêté et emprisonné, le 28 décembre, à Pierre-Encise. Il comparut, en 1648, comme l'annonce Patin, devant le Parlement de Grenoble qui l'acquitta, et sortit de prison au mois de septembre 1648.

1. *Lettres choisies*. LEYDE, Elzevier, 1648.

2. *Œuvres diverses*. LEYDE, Elzevier, 1651. Brunet ne signale pas l'édition de 1647, citée par Patin.

3. « *Consiliorum medicinalium sectiones quinque* » ; FRANCOFURTI, 1609, Solenander (Reinier), médecin allemand, né à Butrick, en 1521, mort en 1596 — Docteur de l'Université de Louvain — Toutes ses œuvres sont réunies sous le titre : *Ranerii Solenandri consilia medica* ; FRANCOFURTI, 1609, in-4^o. Ce recueil de médecine pratique eut autrefois une très grande vogue.

4. Fontrailles (Louis d'Astarac, marquis de Marestang, vicomte de). Né au commencement du dix-septième siècle, mort en juillet 1677. Gentilhomme du duc d'Orléans mêlé activement au complot de Cinq Mars, il s'était réfugié en Angleterre au moment de la découverte de la conspiration, et n'était rentré en France qu'après la mort de Richelieu. Compromis de nouveau dans les intrigues des Importants, il venait d'être mis à la Bastille.

Guide pratique de Thérapeutique hydrominérale, par le Dr H. PELON. — 1 vol. in-8. Maloine, éditeur, 25, rue de l'Ecole-de-médecine.

Voici un guide que tout praticien devra avoir sur son bureau, et qui, sous une forme originale, comble une lacune dans la littérature médicale. L'auteur a eu la bonne idée, inspirée d'ailleurs par le professeur Grasset de Montpellier, d'étudier pour chaque groupe d'affections quelles sont les indications hydro minérales. Successivement il passe en revue les maladies du cœur, des vaisseaux, des voies respiratoires, de l'appareil uro-génital, du foie, de l'estomac et pour chacune d'elles montre les stations thermales les plus utiles. Le succès de ce petit livre est assuré, parce qu'il rendra d'immenses services à beaucoup de médecins.

PHTISIE, BRONCHITES, CATARRHES. — L'Emulsion Marchais est la meilleure préparation créosotée. Elle diminue la toux, la fièvre et l'expectoration. De 3 à 6 cuillerées à café par jour dans lait, bouillon ou tisane.

Dr FERRAND. — *Trait. de méd.*

Traité d'hygiène, publié en fascicules sous la direction de MM. BROUARDEL et MOSNY. — **Hygiène hospitalière**, par le Dr L. MARTIN, médecin en chef de l'hôpital Pasteur. 1 vol. gr. in-8 de 255 pages, avec 44 figures. Broché, 6 fr. Cartonné, 7 fr. 50.

Le *Traité d'hygiène* de MM. BROUARDEL et MOSNY est une mise au point parfaite et précise de nos connaissances en hygiène. Nuls n'étaient plus indiqués que MM. Brouardel et Mosny, pour mener à bien cette tâche. Autour d'eux ils ont groupé l'élite des hygiénistes français : MM. Chantemesse, Dupré, Netter, Thoinot, Widal, Wurtz, de la Faculté de Paris ; Courmont et Lesieur, de Lyon ; Rouget et Dopfer, du Val-de-Grâce ; de Launay, Leclerc de Puligny, ingénieurs ; Ogier, Bonjean, du Comité consultatif d'hygiène ; Courtois-Suffit, médecin en chef des manufactures de l'Etat ; L. Martin, médecin en chef de l'Institut Pasteur ; Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille ; A.-J. Martin, inspecteur de l'assainissement de Paris, etc.

L'ouvrage est divisé en 20 fascicules qui paraissent mensuellement.

Sept fascicules ont déjà paru en 1906 : *Atmosphère et Climat* (3 fr.). — *Le Sol et l'Eau* (10 fr.). — *Hygiène individuelle* (6 fr.). — *Hygiène alimentaire* (6 fr.). — *Hygiène hospitalière* (6 fr.). — *Hygiène militaire* (7 fr. 50). — *Hygiène navale* (7 fr. 50).

Dans l'*Hygiène hospitalière*, M. L. Martin, médecin en chef de l'hôpital Pasteur, renseigne les médecins et les hygiénistes sur les principes généraux qui doivent diriger les constructions, l'aménagement, l'entretien de l'hôpital moderne.

Après avoir étudié l'hôpital en général, il examine en détail les services spéciaux, les annexes, les dépendances, les services de consultation et d'hospitalisation.

Il expose ensuite les besoins, les nécessités des hôpitaux spéciaux et en particulier des hôpitaux pour les maladies contagieuses.

La nouvelle loi sur l'assistance obligatoire aux

vieillards remet en question l'établissement ou l'agrandissement des hospices. Les progrès de l'alcoolisme et la syphilis font que chaque jour les asiles d'aliénés prennent plus d'importance. L'auteur étudie donc, après les hôpitaux, les hospices et les asiles.

Puis il consacre un chapitre aux œuvres antituberculeuses et étudie en détail la défense de la société contre cette maladie.

Enfin il insiste sur le rôle du personnel et sur les garanties morales et professionnelles qu'il doit présenter.

ÉCHOS

Encouragée par le succès du premier essai, l'été dernier, madame la comtesse Bertora, en attendant la construction de sa **Pouponnière** de Thorenc (Alpes-Maritimes), vient de réinstaller en la villa des Iris, avec quelques pupilles de plus, son asile de fillettes, dans la riante Station alpestre d'altitude si propice aux anémisés, aux convalescents, aux rhumatisants, et que les sommités médicales n'ont pas hésité à proclamer particulièrement salubre et excellente pour les enfants.

Nouvelles

Hôpital militaire de Tours

Le Lundi 16 juillet a eu lieu à l'hôpital militaire de Tours, un examen pour la nomination au grade de médecin auxiliaire. — Ont été reçus : MM. Lagarde, Mattrais, Perinet, Triquet, Julin, Barbedeau.

Hospice général de Tours

CONCOURS POUR UNE PLACE DE MÉDECIN-ADJOINT

Un concours pour une place de Médecin-adjoint s'ouvrira, le 22 octobre 1906, à l'Hospice général de Tours.

Internat en Pharmacie

Un concours pour 2 places d'internes titulaires et 3 places d'internes provisoires en pharmacie à l'Hospice général de Tours aura lieu le 2 août 1906.

Ecole de Médecine et de Pharmacie de Tours

EXAMENS DE PHARMACIE

Les examens définitifs de Pharmacie commenceront le 6 août, sous la présidence du professeur Perrot, professeur de matière médicale à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris.

Concours

Un concours pour l'emploi de professeur adjoint de clinique médicale et de pathologie médicale s'ouvrira devant la Faculté de médecine de Paris le 27 janvier 1907.

Examens

Le 24 juillet a eu lieu, sous la présidence de M. le professeur Pouchet, de la Faculté de Médecine de Paris, la session d'examens pour les étudiants en médecine et les élèves sages-femmes ; en voici les résultats :

1^{er} Examen de doctorat. Jury : MM. les professeurs Pouchet, Ledouble et Guibbaud. Ont été reçus : MM. Barré, Besnard, Bauchet.

2^e Examen de doctorat. Jury : MM. les professeurs Pouchet, Guibbaud et Parisot. Ont été reçus : MM. Georges Bobeau, Gaëtan Brault, Jean Coudert, René Godeschoux, Robert Lebas, François Menuet, Abel Michelet, Jean Roy, Emmanuel Schoofs. MM. Georges Houtelette et Maurice Brulon ont été reçus pour l'examen d'Histologie et de Chimie biologique.

1^{er} Examen de sages-femmes. Jury : MM. les professeurs Pouchet, Ledouble et Guibbaud. Ont été reçues : M^{mes} Elésie Gautier (de Tours), Marie Thibault (d'Orléans), Valérie Hozard et Eulalie Raynère (de Blois).

2^e Examen de sages-femmes. Jury : MM. les professeurs Pouchet, Bodin et Thierry. Ont été reçues : M^{mes} Augustine Bribard, Aurélie Caillaud, Madeleine Capdeville, Augustine Coulon, Marguerite Menconi, Rachel Tusseau (de Tours), Edith Carré, Marie Chau-muzeau, Félicie Genty (de Blois), Suzanne Bonnamy, Julienne Lorin (d'Orléans), Jeanne Millenoux, Marie Pouroy (de Bourges).

La session des examens pour les examens du P. C. N. s'est tenue du 25 au 27 juillet sous la présidence de M. le professeur Turpain, de la Faculté des sciences de Poitiers.

Sur 20 élèves présentés, 14 ont été reçus, nous publierons les noms dans notre prochain numéro.

19^e Congrès de l'Association Française de Chirurgie

Le 19^e Congrès de l'Association Française de Chirurgie s'ouvrira à Paris, à la Faculté de Médecine, le lundi 1^{er} octobre 1906, sous la présidence de M. le Dr Monprofit, professeur à l'Ecole de Médecine d'Angers, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Angers.

Trois questions ont été mises à l'ordre du jour du Congrès :

1^o *Chirurgie des gros troncs veineux*, rapporteurs : MM. Lejars (de Paris), et Morestin (de Paris).

2^o *Ectopie testiculaire et ses complications*, rapporteurs : MM. Souligoux (de Paris), et Villard (de Lyon).

3^o *Voies et moyens d'accès dans le thorax au point de vue opératoire*, par MM. Willems (de Gand), et Loison (agréé du Val-de-Grâce).

MM. les Membres de l'Association sont priés d'envoyer, avant le 30 juillet, le titre et les conclusions de leurs communications, à M. le Dr Walther, secrétaire général, 68, rue de Bellechasse, à Paris.

Pendant la durée du Congrès, une exposition d'instruments de chirurgie, d'objets de pansement, électricité médicale, etc., sera installée dans le grand vestibule de la Faculté de Médecine.

Pour tous renseignements concernant le Congrès, s'adresser au Secrétaire général.

DOCTEUR, propriétaire d'un Clos réputé en Touraine, offre aux Confrères ses vins rouges et blancs de qualité supérieure primés, à des conditions raisonnables.

S'adresser au Journal, 20, r. de la Préfecture, Tours.

Le Dr François HOUSSAY (Pont-Levoy, Loir-et-Cher) serait très reconnaissant à tous ceux de ses confrères qui voudraient bien lui faire connaître, ou lui communiquer des documents manuscrits ou imprimés, des légendes, des dessins de tableaux, de statues, de vitraux, etc., ayant trait à exagération ou au défaut de croissance non pathologique des poils de toutes les régions du corps (atrichose ou hypertrichose congénitales).

CLIENTÈLE de SAGE-FEMME A CÉDER

Madame CHARLON, sage-femme depuis de nombreuses années à Issoudun (Indre), désire céder sa clientèle. (Prière de lui écrire directement.)

NUCLEO FER GIRARD. le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains : innocuité absolue.

Le Gérant, Ch. SUPPLIGEON.

Tours, imp. Tourangelle.